

DU MÊME AUTEUR

Sermons aux pourceaux, Zulma, 1998
Les Poules préfèrent les cages, Albin Michel, 2000, Yves Michel, 2012
Aux Yeux des morts, Exils, 2002
Petit Lexique d'optimisme officiel, Fayard, 2007
La Société cancérigène, avec Geneviève Barbier, La Martinière, 2004,
Points/Seuil, 2007
Bach, dernière fugue, Gallimard, 2004
L'Adieu au tigre, IMHO, 2008
Michel-Ange face aux murs, Gallimard 2010

*Une version antérieure d'Une Semaine chez les ours
a paru en 2010 aux Liens qui Libèrent.*



La tectonique des nuages •

Il y a moins d'étoiles au ciel que de sujets de livres dans le monde. La plupart ne brilleront jamais. Ils passent, comme des nuages, changent, disparaissent, tandis que d'autres se forment. Quelques-uns tardent à se dissiper, s'imposent, gagnent substance. Un texte qui suivrait leur cours en s'abandonnant à ce qui vient ou au hasard des circonstances comme les nuages au gré des vents aiderait-il à se perdre ou à se trouver ? Ici, du moins, en associant une expérience personnelle ou un souvenir à une réflexion générale, suivrai-je moi aussi une tectonique des nuages, de l'inconstance et du vagabondage, comme il y a une tectonique des plaques, une dérive des continents, un flux des océans, des idées et des mots, et puisqu'on n'accorde généralement aux nuages qu'un coup d'œil, dans un but utilitaire, et souvent pour se plaindre d'en voir, il me plaît de commencer en réparant cette injustice.

Aussi étranges que des fantômes qui vivent sans exister, rétifs aux catégories par quoi l'homme tente d'appréhender la réalité, plus simples et pourtant plus complexes que ne le voudrait sa logique, des multitudes énigmatiques parcourent les lieux où nous vivons, nous qui aimons dresser des listes, distinguer des classes, décrire des systèmes, vouer le roc, le chêne ou le hibou au destin d'un règne impossible à franchir : minéral, végétal, animal, bien qu'une rivière qui naît, qui meurt, et dont l'humeur varie nous paraisse aussi vive qu'un oiseau liquide dont la vie serait un cours et le chant un murmure. La glace est bien de l'eau, quoique solide, le mercure un métal, même liquide. Les champignons ne sont pas





des plantes. Sans feuilles ni racines ni fruits, indifférents à la chlorophylle, sans parenté avec l'herbe ou la graine, répandant leurs spores comme les poissons leur laitance, rampant parfois comme les serpents, changeant de forme comme une chrysalide, ou de couleur comme un caméléon, dotés d'une paroi cellulaire aussi chitineuse que celle des insectes, ils s'apparentent davantage aux animaux, mais, privés de sang, de cœur, de poil, de ressemblance avec le tigre ou la poule, ils ne sont guère admis parmi eux. Faute de règne spécifique, on a fini par les classer dans l'ordre immense, humble et confus des «protistes» avec les amibes, les algues, les levures, les moisissures, ou la rouille des plantes qui ressemble si peu à celle des métaux, pour contourner la séparation problématique des animaux végétatifs et des plantes à peine végétales. Rudimentaires mais néanmoins impénétrables... Et que dire du règne des méduses, des éponges, des coraux ? La systématique est une discipline ni plus arbitraire ni moins mystérieuse que le chaos.

Les nuages, qui glissent ou s'étalent continuellement entre le ciel et nous, restent eux aussi plus faciles à nommer qu'à définir. Ils ne sont pas comme l'eau qu'on entend courir à flots dans les ruisseaux ou pleuvoir en gouttes sur les toits, ni comme la vapeur qui s'élève en tumulte des chaudrons, ni comme la glace vitrifiant la surface des étangs ou effrangée en stalactites au bord des branches, ni comme le brouillard qui peut noyer le monde plus vite que l'ombre ou la lumière quand le jour tombe ou se lève. Ils sont tout à la fois, dans l'air, dans l'eau, au ciel, sur terre, et sans cesse deviennent autres, quoique ce soient les mêmes. En altitude, on croirait presque les toucher, mais il n'y a rien entre nos doigts, et leur apparence varie autant de l'un à l'autre que le pinson se distingue du requin, du buffle, du cèdre ou du torrent. On se représente la matière nébuleuse comme une substance qui procéderait du coton et de la crème fouettée, de la barbe à papa et de l'écume de mer, de la mousse et de la gaze, mais c'est à tort, car les





nuages se passent autant de consistance que de contours, «corps sans surface», selon Léonard de Vinci.

Apparence trompeuse: il n'y a pas de plus solide matérialité que celle des nuages, et, malgré leur aspect placide, on trouverait difficilement pire fureur que celle qui peut s'exacerber en eux, au point que c'est dans les volcans, dans les séismes, dans les tempêtes, qu'il faut chercher des forces comparables. Leurs dimensions se mesurent en centaines de kilomètres, leur poids en milliers de tonnes, leur énergie en dizaines de bombes atomiques. Bien qu'ils inclinent à rêver, il y aurait de quoi s'inquiéter de ces continents d'eau suspendus en permanence au-dessus de nos têtes, comme des troupeaux d'éléphants aériens et gazeux, bientôt liquides et prêts à fondre soudain sur nous. Ils peuvent donc devenir menaçants, lourds, noirs, redoutés du marin s'ils risquent de soulever les océans et de déchaîner les vents, mais espérés du paysan s'ils célèbrent les noces du ciel et de la terre en pluies vivifiantes que leurs flancs déversent sur les semences.

On sait qu'un nuage se forme dans les courants d'air chaud qui s'élèvent de la terre, surtout lorsque la charrue l'a retournée ou que le feu l'a consumée, que les gouttelettes d'eau en suspension s'agglutinent, deviennent bientôt visibles à force d'être plus nombreuses, et continuent leur ascension jusqu'à ce que l'altitude les refroidisse, les alourdisse, et finalement les précipite au sol, d'où elles remonteront bientôt, cycle bienfaisant, où pas une goutte ne se perd.

Outre cette faculté de mouiller les sols, les nuages, en réduisant le rayonnement solaire absorbé par la terre, rafraîchissent la planète et jouent un rôle déterminant dans le climat et ce qui en dépend, c'est-à-dire tout: les cultures, la faune, le niveau des mers, notre humeur du jour... Sans eux, rien ici-bas ne serait comme aujourd'hui, à part les rochers peut-être. Certains voient en eux des dieux, ou des morts qui continuent d'errer en regardant les humains, dans une inaccessible dimension. Rien n'interdit d'y reconnaître aussi l'âme de ses ancêtres et d'élever vers eux des prières ou des larmes.





On comprend donc que la compagnie des nuages puisse élever l'esprit et porter à la méditation, quand la société des humains favorise plutôt la cupidité, la concupiscence, la rivalité, la haine et les mauvaises odeurs.

Les grands oiseaux s'intéressent aux nuages, qui sont pour eux comme des amers grâce auxquels ils distinguent les courants qui les aideront à s'élever ou à planer, mais les humains n'y prêtent généralement que le peu d'attention qui leur suffit à présumer du temps qu'il va faire et du vêtement qu'il leur faudra porter, de même qu'en oubliant d'admirer le ciel étoilé, pour autant qu'ils le puissent, ils privent leur existence d'une dimension cosmique. La contemplation des nuages est pourtant une activité gratuite, toujours renouvelée, offerte à tous, qui n'exige que de l'attention, de la sensibilité et du temps. Pour s'y livrer, mieux vaut choisir une situation un peu élevée, qu'aucun horizon ne borne et que rien ne pollue, et s'allonger sur le dos pour faire perdre au ciel tout rapport d'échelle avec ce qui encombre la vue : immeubles, arbres, lignes électriques, véhicules... un peu comme on observerait la mer en planant au-dessus des flots pour ne voir ni horizon, ni ciel, ni navire, mais la mer, rien que la mer, ou ici le ciel, rien que le ciel, jusqu'au vertige, signe que l'observateur n'a d'autre repère que l'immensité sans bornes où vont les nuages et où son esprit vogue. On peut jouer aux nuages à deux en indiquant à son partenaire tout ce qu'on y voit, comme si le ciel offrait un test de Rorschach, et en comparant *in nubes* les psychologies et les imaginations des joueurs, comme deux rêveurs qui parlent en dormant.

La matière des nuages ne pouvait qu'infuser dans nos pensées et notre vocabulaire. On dit couramment : un nuage de poussière, un nuage de fumée, un nuage de sauterelles, de lait, de dentelle, et même un nuage radioactif ou toxique, tout pouvant paraître nuage à qui le veut. Et pourquoi le bonheur serait-il « sans nuages », comme si ce phénomène annonçait toujours la grêle et la désolation ? On augmente au contraire la légèreté des choses en leur appliquant par métaphore une





qualité nuageuse, adjectif qui jette le doute sur la confiance qu'inspire ce à quoi il s'applique : un esprit nuageux, une théorie nuageuse... Le mot *nuage*, sans aucune consonne dure, a lui-même quelque chose de vaporeux qui le prolonge et le dissout, sans rien qui heurte, et qu'on voudrait répéter, à mi-voix, pour rien : nuages, nuages, nuages....

Il faudrait donc renoncer à dénigrer les nuages en les associant à des jours de tristesse, à de mornes pensées, à de mauvais présages, et lutter contre l'impérieux ciel bleu unique symbole de bonheur et de prospérité. Sans les nuages, la vie ne serait pas seulement plus triste mais impossible.

L'atmosphère grâce à eux change autant d'expression qu'un visage car ils sont la physionomie du ciel et vagabondent d'une catégorie à une autre, un peu comme si les fleurs devenaient des oiseaux, les arbres des rochers, les immeubles des singes. Comment serions-nous au monde si tout changeait sur terre à la façon des nuages ou des figures d'un kaléidoscope, comme s'il était possible de s'endormir dans une forêt pour se réveiller sur le sable, parmi les elfes ou les lions, tandis que les montagnes pleuvent en torrents, que le feu se fige en cristaux, et que notre existence se poursuit en arbuste épineux ou en galet de rivière ? Nos catégories s'en trouveraient anéanties, et ne voit-on pas déjà que les nuages ont des rayures comme les tigres, des écailles comme les poissons, des barbes comme les sages, des mamelles comme les déesses-mères, et qu'il eût donc été possible de les désigner autrement qu'en langue morte par analogie avec les espèces terrestres, comme on le fit pour les animaux marins : chien de mer, anémone de mer, araignée de mer, éléphant de mer, concombre de mer... Nous aurions ainsi des chiens de vent, des anémones de vent, des éléphants de vent, des araignées de vent, des concombres de vent, et aussi des lacs de vent, des sirènes de vent, comme nous avons des roses de sable, des étoiles de mer, des pommes de terre, des fleurs de rhétorique, des ailes du temps... ou de leur donner des noms qui les expliquent, de même que les Indiens appellent la cigogne *tuiuia*, portée par le vent. Le





BIOPHILIA

| collection créée par Fabienne Raphoz |

- Edward O. WILSON | *Biophilie*
Traduction Guillaume Villeneuve, n°1
- Federigo TOZZI | *Les Bêtes*
Traduction Philippe di Meo, n°2
- Thomas Henry HUXLEY | *Voyage sur le Rattlesnake*
Traduction André Fayot, n°3
- Paul SHEPARD | *Nous n'avons qu'une seule terre*
Traduction Bertrand Fillaudeau, n°4
- William BARTRAM | *Voyages*
Édition naturaliste établie par Fabienne Raphoz, n°5
- Fredrik SJÖBERG | *La troisième île*
Traduction Elena Balzamo, n°6
- Aldo LEOPOLD | *Pour la santé de la terre*
Traduction Anne-Sylvie Homassel, n°7
- K. SHANOR & J. KANWAL | *Les souris gloussent, les chauves-souris chantent*
Traduction Bertrand Fillaudeau, n°8
- Ernest Thompson SETON | *Lobo, le loup*
Traduction Bertrand Fillaudeau, n°9
- Gwenn RIGAL | *Le Temps sacré des cavernes*, n°10
- Dominique RAMEAU | *Sanglier*, n°11
- Armand FARRACHI | *La Tectonique des nuages*, n°12

À paraître

Christine VAN ACKER | *La bête a bon dos*, n°13



TABLE

La Tectonique des nuages •	7	
La tectonique des nuages		9
Une idée en tête		19
Humains, non-humains		29
Vous boirez à la maison		43
La parade du tétras lyre		51
Bonheurs d'expression		61
Migrations et transmigrations		73
Les visiteurs		81
D'où viennent les idées ?		93
Classés « nuisibles »		103
Les revenants		113
Passantes		123
Sur les pavés		133
Le complexe d'Oronte		145
La tectonique des roches		159
Une semaine chez les ours •	169	
Le sabre et la plume •	233	